

ment, à au moins cinq élèves à la fois. O'était, de la part des promoteurs, une entreprise patriotique par excellence, et particulièrement difficile.

A cette époque, la fabrication du fromage sortait péniblement d'une crise ruineuse, qui avait fait fermer la moitié des fabriques du pays, pourtant toutes nouvelles alors, puisque la première datait de 1872, dans la partie française de notre province. Et cette crise était due, sans aucun doute, au manque de connaissances des fromagers et à la production, en conséquence, d'une énorme proportion de mauvais fromage.

L'entreprise était donc d'une utilité publique incontestable. Mais les difficultés n'en étaient que plus grandes. Une de ces difficultés était de trouver un instructeur modèle, en tous points. Une autre était de monter l'entreprise de manière à assurer toujours, aux cultivateurs, un prix convenable pour leur lait; et pour les promoteurs, un rendement légitime pour leurs capitaux.

Dans ces circonstances, le directeur de l'agriculture, qui portait le fardeau d'une grande responsabilité, s'était adressé aux meilleures autorités sur la question, dans Ontario, après avoir assisté pendant quatre années consécutives à toutes les conventions annuelles des deux sociétés d'industrie laitière dans la province sœur. Après mûre réflexion, il accepta les conseils de M. Derbyshire, de Brockville, alors, comme aujourd'hui, président de l'association des fabricants de beurre et de fromage d'Ontario Est. A la haute position que M. Derbyshire occupait dans la société, et qu'il occupe encore, se joignait l'avantage de représenter, à Ontario, une des plus grandes maisons du commerce de beurre et de fromage de Montréal.

M. Derbyshire nous conseilla d'adopter le système combiné, alors nouveau, qui permet en tous temps, de suivre les cours des marchés et de produire dans la même fabrique l'article que le commerce paie le plus cher, — soit le fromage gras seul, soit le beurre seul, soit le beurre et le fromage partiellement écramé.

De plus M. Derbyshire nous choisit lui-même celui qui, à son dire, était le meilleur instructeur et fabricant qu'il eût encore rencontré, et il connaissait tous ceux qui étaient le plus en vue, dans l'Amérique du Nord tout entière, à cause des besoins des conventions, où l'on cherchait chaque année, à trouver et à amener des États-Unis les hommes les plus en état de donner de bons et utiles conseils aux praticiens du Canada. Le choix de M. Derbyshire tomba sur M. Jocelyn, un fabricant de beurre et de fromage américain, qu'il recommanda de la manière la plus forte comme fabricant instructeur.

Revenons maintenant à M. Barré, notre apprenti de 1879, qui avait sollicité et obtenu un peu d'aide afin de lui permettre de passer quelques mois au Denmark et de devenir un fabricant de beurre capable de rendre service au pays. Avant de partir du Canada, le gouvernement lui avait payé, d'un seul coup, la somme qu'il avait sollicitée pour son voyage; M. Barré se chargeant de payer lui-même la balance de ses frais, vu qu'il serait le premier à profiter des connaissances acquises.

Il y avait à peine deux mois que M. Barré était parti qu'il tira à vue sur moi personnellement, non pas sur le directeur de l'agriculture s'il vous plaît, et pour une somme assez ronde; cela, sans aucune autorisation quelconque de ma part, et sans un mot d'avis préalable. Je payai; mais j'informai aussitôt M. Barré de ne pas recommencer. Il m'écrivit force excuses. il était à bout de tout, en pays étranger, et ce qui plus est, il fallait à tout prix lui venir de nouveau en aide.

Dans cette situation embarrassante, notre pauvre directeur de l'agriculture s'adressa de nouveau au gouvernement, en faveur de M. Barré. Après bien des épreuves, il parvint à obtenir que M. Barré fût nommé l'assistant de M. Jocelyn,

comme celui-ci ne comprenait pas un mot de français et que les questions spéciales de fabrication arrivaient de tout côté. Une avance fut donc faite à M. Barré, pour lui permettre de revenir au pays. J'informai, personnellement, M. Barré de tout ce qui précède, au sujet de M. Jocelyn etc, et du succès de mes démarches en faveur de son assistant. Sa réponse est typique. Elle mérite d'être encadrée, sans aucun doute. En voici une partie, moins cependant les fautes d'orthographe.

*Mon cher Monsieur,* — J'ai reçu votre lettre du 9 mars aujourd'hui. Je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi. Je suis satisfait de ma position quoique le salaire qu'on m'accorde soit médiocre, il y a un commencement partout, mais il faudra que le gouvernement hausse les penates l'année prochaine s'il veut que je continue à travailler pour mon pays, car outre la fabrication du beurre il y a une foule de questions auxiliaires comme la tenue, l'élevage et l'amélioration de nos vaches laitières dont je m'occupe. Je pige partout. On m'a surnommé au Denmark: *Le Diable Américain*; ce n'est pas un nom très poétique mais il faut bien l'endurer. Je puis à présent traduire passablement le danois et en ce qui concerne la littérature danoise il n'y a plus rien à mon épreuve. VOTRE MONSIEUR JOCELYN N'A QU'À BIEN SE TENIR. J'AI BIEN PEUR QUE SON ASSISTANT LUI MONTE SUR LES ÉPAULES AVANT LONGTEMPS. JE FAIS ACTUELLEMENT DU FROMAGE ÉCRÉMÉ AVEC DU LAIT ÉCRÉMÉ À ZÉRO DEGRÉ PENDANT 24 HEURES, UN FROMAGE QUI FERAIT LA BARBE À BEAUCOUP DE FROMAGE GRAS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC, ET JE ME FAIS FORT DE POUVOIR FAIRE DE MEILLEUR BEURRE QUE LUI. J'aurai toujours un avantage sur lui, je suis l'anglais comme lui, je suis le français et je saurai aussi le danois quand je partirai de Copenhague assez pour suivre le progrès de la laiterie en Denmark.

Mais il y a quelque chose dont il faut s'occuper immédiatement, c'est la question d'argent. Je suis rendu à bout et si vous ne m'avez pas déjà envoyé d'argent quand vous aurez reçu cette lettre, voyez à cela immédiatement, et non par lettre cela prendrait trop de temps, mais par télégraphe. Télégraphiez ou faites télégraphier la banque avec laquelle vous faites affaires, à la *Private Banken* de Copenhague de me payer l'argent que vous devez m'envoyer, car sachez bien que d'aujourd'hui mon ouvrage est complètement arrêté. J'ai appris tout ce qu'il y a à apprendre où je suis et je ne puis bouger faute d'argent: je suis même endetté, cela est grave, quand mon temps est si précieux; je serais prêt à partir du Denmark dans une dizaine de jours si j'avais de l'argent qui me permettrait de continuer les recherches qu'il me reste à faire, et il faut que je pense à retourner au pays. Je voudrais y être le premier de juin, cependant il me faut passer par la France et l'Angleterre. Je suis dans une triste position et si j'avais cru que la chose prendrait tant de temps j'aurais pu avoir de l'argent plus tôt de ma famille. Enfin je compte que vous ferez le plus de diligence possible; il ne faut pas attendre les appoints du gouvernement car je resterais ici jusqu'au jugement dernier. *Ils sont trop lents pour moi.*

S. M. BARRÉ

On est prié de remarquer, entre autres choses étonnantes, que M. Barré n'était arrivé au Denmark que quelques semaines avant que "la littérature danoise n'eût plus rien à son épreuve; qu'en arrivant, il ne connaissait pas même l'alphabet danois; que son éducation n'était pas du tout ce qui s'appelle classique; et que, jusque là, il n'avait jamais entendu parler de M. Jocelyn de sa vie! — Cependant, il se sentait déjà bien meilleur fabricant de beurre et de fromage que lui! surtout, il faisait alors, après six semaines d'apprentissage, avec du lait complètement écramé, un meilleur fromage que beaucoup de fromages gras fabriqués dans notre province!!!

La fabrique de St-Denis s'ouvrit en juin 1881. M. Barré arriva d'Europe juste à temps pour en voir l'ouverture, sous des circonstances exceptionnellement difficiles. Comme toujours, surtout dans les meilleures entreprises, les premiers pas coûtent cher; les capitalistes et tous les intéressés sont craintifs; enfin les difficultés étaient innombrables. M. Barré profita d'une aussi belle occasion "de monter sur les épaules